Voix plurielles

Volume 3, Numéro 1 : mai 2006

Maroussia Hajdukowski-Ahmed et Madeleine Jeay

Francophonie, diversité, écriture(s): les enjeux, les défis, les possibles

Citation MLA : Hajdukowski-Ahmed, Maroussia et Madeleine Jeay. «Francophonie, diversité, écriture(s): les enjeux, les défis, les possibles.» *Voix plurielles* 3.1 (mai 2006).

Francophonie, diversité, écriture(s): les enjeux, les défis, les possibles

Maroussia Hajdukowski-Ahmed et Madeleine Jeay
Université McMaster

Mai 2006

Ce volume a eu pour point de départ la conférence du département de français de l'université McMaster intitulée "FRANCOPHONIE ET DIVERSITÉ " (mars 2005), qui a réuni des étudiants de maîtrise et de doctorat des universités ontariennes et d'ailleurs, ainsi que quelques spécialistes. Dans une atmosphère conviviale, les participants ont partagé idées et repas, échangé propos et adresses. Aux mêmes dates, la communauté francophone d'Hamilton avait organisé une soirée culturelle et un banquet auxquels étaient conviés les conférenciers, et qui a clôturé la conférence.

Par ailleurs, cette conférence et ce volume inaugurent une nouvelle orientation FRANCOPHONIE ET DIVERSITÉ, que s'est donnée le département de français de l'université McMaster dans son cursus et dans ses recherches. Cette orientation répond à une politique universitaire et à un désir de renouvellement qui tiennent compte à la fois de la réalité de la mondialisation et des changements démographiques qu'a connus le Canada durant ces vingt dernières années, y compris le Canada francophone, devenu microcosme de la Francophonie mondiale. Le Canada francophone représente aussi un espace privilégié où se jouent la rencontre, voire l'affrontement entre Francophonie et globalisation. À l'image de cette nouvelle Francophonie canadienne, plus de la moitié des auteurs de ce volume appartiennent à une nouvelle génération de Francophones d'origines diverses, qui d'Algérie, qui du Congo, qui du Cameroun, qui de Macédoine, qui de Roumanie, qui du Québec, qui de l'Ontario francophone. Tout en continuant à situer leur réflexion par rapport au point de référence matriciel qu'est la France, ils se sentent interpellés par les transformations globales et locales, par les questions qu'elles soulèvent et qui émanent de la production culturelle et littéraire des pays et des régions francophones.

Au-delà de la réalité francophone dans la multiplicité de ses aspects et des problématiques qu'elle peut susciter, nous avons tenu à élargir la réflexion pour nous interroger sur la notion même de diversité, liée invariablement à celle de norme, qu'elle soit explicite ou implicite. À cet égard, il reste vital d'aller interroger le passé et de s'appuyer sur les leçons que ses textes peuvent offrir. Comme le montrent les deux articles qui concluent le volume, leur interrogation reste un moyen indispensable pour mettre en garde contre le risque de généralisation abusive ou de simplification qu'une lecture myope du présent peut faire courir. Nous verrons ainsi comment sont problématisées les notions de normalité et d'identité sexuelle au XVIII^e siècle et au Moyen Âge.

Qu'est-ce que la Francophonie ?

La notion de Francophonie a véhiculé bien des significations différentes porteuses d'un parcours historique qui a laissé autant de plaies ouvertes, de cicatrices que d'efflorescences. Qu'est-ce que la Francophonie ? Son institutionnalisation s'établit dans les années 60, lorsque les colonies françaises d'Afrique se sont successivement émancipées, ce qui a mené à une redéfinition des rapports qui les liaient. En créant la Francophonie, le but était pour la France de maintenir une sphère d'influence hors d'un cadre colonial remis en cause, et pour les pays d'Afrique francophone, de préserver une dépendance jugée encore nécessaire à leur développement. Cependant, la Francophonie a dépassé le stade néo-colonial pour inclure d'autres pays et régions dans un esprit de partenariat. Donc, à l'origine un passage (apparent) du politique au culturel, issu de la colonisation française, et centré sur « le rayonnement linguistique et culturel de la France » dans ces pays, mais également dans des pays à élite francophile comme la Roumanie, l'Albanie, l'Égypte ou le Liban, la Francophonie englobe maintenant 55 pays signataires de la Charte de la Francophonie adoptée lors du Sommet de Cotonou en 1995. Mais la Francophonie s'étend au-delà de cette liste, puisqu'elle comprend l'Algérie, partenaire important qui n'est pas signataire de la charte. N'oublions pas que certains des plus grands écrivains de la Francophonie viennent d'Algérie, dont Assia Djebar et Kateb Yacine pour ne mentionner qu'eux. Le choix que font ces écrivains dits francophones d'écrire dans la langue du colonisateur suscite un certain nombre de questions, à savoir : quelle est la part de l'éducation française dans leur formation d'écrivains ? A quel lectorat s'adressent leurs œuvres ? S'agit-il de « recoloniser » la langue à travers une écriture de l'ailleurs ? La Francophonie est-elle l'Autre et l'ailleurs de la France, de la Belgique ou de la Suisse, ou les inclut-elle ?

La Francophonie est aussi canadienne et nord-américaine, et au-delà du Québec, elle comprend les Acadiens, les Franco-Ontariens, les Franco-Manitobains ou les Louisianais. C'est un espace de contestation identitaire toujours renouvelée que réunit la langue française avec ses bourgeonnements et ses expressions culturelles, que lient des problématiques communes, des échanges et des tensions, dans des contextes toujours en transformation, au sein d'un univers globalisé, et face à de nouvelles hégémonies. Les frontières, les hiérarchies, les monopoles y sont discutés, contestés, reformulés ; les identités et expressions culturelles affirmées et diversifiées. Reconnu au sommet de Cotonou (1995), l'impact sur la Francophonie des avancées spectaculaires dans les technologies de communication et des inforoutes reste encore à connaître. Ce sont tous ces aspects de la Francophonie que les auteurs explorent dans ce volume, qui s'avère sainement dérangeant par sa remise en question des notions véhiculées dans les discours et communiqués officiels qui projettent des images lénifiantes, et médiatisent des photos de circonstance d'une famille francophone fraternellement unie, égalitaire et solidaire. Il se présente comme une réflexion lucide et constructive sur une réalité complexe, dans laquelle se mêlent inextricablement, et s'affectent mutuellement l'économie, la politique, la langue, la culture, l'histoire, qui à leur tour affectent des populations de femmes et d'hommes, dans leur diversité.

Le volume est divisé en quatre sections dont le but n'est pas de poser des frontières mais de dessiner un parcours, allant d'une contextualisation de la Francophonie au sein du phénomène de la globalisation, à une analyse de situations et de textes spécifiques. Les articles dérangeant, démystifient, décentrent, mais ne craignent pas de proposer des pistes de réflexion nouvelles, et de nouvelles directions pour un partenariat plus efficace et plus égalitaire.

1-Enjeux de la Francophonie

Bousse Allouche et Jean Crépin Soter Nyamsi situent d'emblée l'enjeu auquel se confronte la Francophonie dans le contexte d'une globalisation des échanges déterminée par l'hégémonie américaine. Face à la menace que ferait peser l'avènement d'un monde unipolaire déterminé par l'universalisme marchand qui impose ses modes d'intervention, la Francophonie peut-elle proposer un ordre mondial alternatif diversifié et authentiquement international ? La question qu'ils posent rejoint la préoccupation qui anime les états francophones dans leur volonté de soustraire les biens culturels et artistiques aux négociations de l'Organisation mondiale du commerce. Au-delà du contexte actuel de la suprématie américaine, ce type de débat révèle une différence radicale d'approche philosophique touchant les valeurs fondatrices des sociétés humaines. La Francophonie se veut l'héritière de la philosophie des Lumières et des principes directeurs qui ont conduit à la Révolution française, l'un des plus fondamentaux étant le respect de la diversité. Imprégnée des idées de Hobbes et de Locke, la vision américaine du monde se fonde sur des idéaux de liberté et de poursuite du bonheur qui débouchent sur une perspective d'intégration internationale qui les imposerait à l'humanité, par la force si nécessaire.

La Francophonie est-elle en mesure de « porter l'étendard de la diversité linguistique et culturelle, du respect de l'identité et de la tradition de l'autre » ? À cette question que pose B. Allouche, la réponse n'est pas évidente. Les obstacles identifiés par les deux auteurs doivent être pris en compte pour qu'on puisse espérer relever le défi. Le premier d'entre eux, le plus fondamental, tient à l'ambiguïté inhérente au fait que la Francophonie est issue d'une situation coloniale encore trop récente pour ne pas être source de malaise.

Dans ce contexte, quelles sont les limites effectives à l'acceptation de l'autre, au-delà des déclarations de bonnes intentions ? Une illustration de la contradiction entre la réalité et les idéaux est la résistance manifestée par d'anciens pays colonisateurs non seulement à l'immigration de ressortissants francophones du sud, mais tout simplement à leur libre circulation. Les limites ainsi imposées à la mobilité des artistes, chercheurs, professeurs et étudiants du sud a des conséquences négatives pour le développement de leurs pays respectifs, mais aussi pour la vitalité de l'espace francophone dans son ensemble. L'un d'entre eux, étudiant en doctorat à l'université de Lumière Lyon 2 (France) n'a pas pu obtenir son visa pour sortir de France et présenter sa communication à notre conférence. Cet incident donnait à la conférence un tour ironique -sur une Francophonie prônant une ouverture des idées et des frontières mais qui se contredit dans les faits-, et la légitimait à la fois, lui conférant une signification et une urgence accrues, tout en soulignant ses faiblesses.

Ainsi confrontées à diverses résistances, les jeunes générations seront attirées par d'autres espaces que la Francophonie où elles pourront espérer trouver les moyens de se réaliser. À cela s'ajoutent des facteurs de fragilité d'ordre économique et politique. Comme on le sait, la plupart des pays francophones sont en voie de développement, dans des situations de précarité aggravée, pour nombre d'entre eux, par une situation d'instabilité politique dans un contexte de déficit démocratique, conduisant à des tensions ou même des conflits ouverts. Bousse Allouche, qui a fait du journalisme dans une Algérie qu'il a été forcé de quitter, voit dans la Francophonie une promesse qui reste encore à honorer, une force en puissance qui reste à construire, et qui viendrait faire contrepoids à l'hégémonie américaine.

Face à de nouveaux défis posés par la nécessité de reconsidérer les objectifs de développement

pour les envisager dans une perspective écologique, on peut cependant espérer que l'édifice des institutions francophones sera réaménagé dans le sens d'une acceptation plus équilibrée de la diversité. L'exemple du Cameroun que propose Jean Crépin Nyamsi est intéressant à cet égard dans la mesure où il s'agit d'un pays multiforme dont la configuration et l'existence présentent un défi permanent, mais qui parvient à développer une identité collective dont l'unité est fondée sur le respect de la différence. Comme le dit l'auteur, le Cameroun est une synthèse de l'Afrique, une récapitulation du continent tout entier dans sa diversité géographique, mais surtout dans celle des ethnies qui le constituent et qui imposent un multilinguisme permanent. Aux 250 langues vernaculaires, s'ajoutent en effet les deux langues officielles héritées de l'histoire, le français et l'anglais. Une telle situation impose une recherche permanente d'équilibre entre le maintien de l'unité et les forces de division, ceci dans la reconnaissance des particularismes.

L'article de Vesna Adamoska envisage un aspect différent de la Francophonie, à savoir son épanouissement comme langue et culture d'une élite sociale et culturelle en Macédoine, comme c'est le cas aussi dans divers pays d'Europe de l'Est (ex : la Roumanie, la Pologne), du Moyen Orient (ex : l'Egypte, le Liban) ou d'Asie (ex : la Thaïlande, le Vietnam). Elle souligne le rôle d'institutions telles que l'Alliance Française, qui se donnent pour mission de faire rayonner la langue et la culture hexagonales. L'auteure explique les raisons historiques et géopolitiques qui ont conduit en 1999 à faire de la Macédoine un pays qui a le statut de membre associé de la Francophonie. Elle rend compte du rôle déterminant joué par la France pour assurer l'existence même de la Macédoine aux prises avec les tensions survenues lors de la crise balkanique. Là aussi, la Francophonie pourrait devenir une force géopolitique face aux avancées de la globalisation américaine.

2-La Francophonie africaine : afro-pessimisme ?

En Afrique, plus que partout ailleurs, la signification de la Francophonie et son efficacité sont étroitement liées au degré d'élimination du rapport de pouvoir engendré par les inégalités économiques et le passé colonial, car comme le remarque Vincent Simédoh, même au sein de la francophonie, «Il faut avoir pour être ». Bodia Macharia renchérit, conjuguant le personnel et le politique : «Un immigrant ou un citoyen n'est pas respecté si son pays ne l'est pas ». La reconnaissance identitaire et le partenariat équitable passent par l'égalité économique et politique. Cependant, grâce à la prise de parole intensifiée des intellectuels africains, on assiste à une certaine décentralisation de la francophonie hexagonale dans certains domaines. Au niveau linguistique, éducatif et culturel, la Francophonie avance dans un esprit de co-gestion, avec l'apport croissant des technologies d'information, de diffusion et de communication (ex : Agence universitaire de la Francophonie, Université virtuelle). Une décentralisation partielle s'opère aussi au niveau de la langue, qui s'ouvre désormais aux variations locales. Elle est stimulée par les travaux des sociolinguistes (Revue Glottopol) qui voient aussi dans cette diversité linguistique un phénomène favorable à l'expansion du français. Les relations avec la France, à la fois proches et tendues, suscitent un questionnement et une redéfinition identitaires qu'intensifie le mouvement de globalisation.

Il n'en demeure pas moins que c'est en Afrique que la notion de francophonie est la plus contestable et la plus contestée, qu'elle y soulève des questions fondamentales et pose des défis que les auteurs de ce volume abordent sans mettre de gants et sans se voiler la face. La situation

des femmes africaines et leur place dans la production littéraire sont particulièrement révélatrices des diverses relations de pouvoir qui se conjuguent en Afrique et dans les pays d'accueil ou d'exil de la Francophonie, menacent leur sécurité physique et freinent leur créativité.

Tracy Russell démystifie le pacifisme des soldats de l'ONU comme étant une construction fautive. Ainsi, elle aborde la question de l'exploitation sexuelle dont sont victimes les femmes et les jeunes filles africaines, sordide réalité des violences commises envers les femmes, comme une expression scandaleuse du rapport de pouvoir en Afrique dont profitent entre autres les Casques Bleus de l'ONU. A travers cet exemple, elle dévoile les limites créées par la situation politique, les conflits armés et les insuffisances des institutions internationales, notamment celles qui sont censées protéger les populations les plus vulnérables, en l'occurrence les femmes et les enfants.

Quel rôle pourrait jouer une Francophonie bien gérée pour porter remède à cette situation ? L'Organisation de la Francophonie devrait envisager les voies et moyens susceptibles de garantir la paix et la sécurité physique des populations dans ses pays membres. Elle peut aider la cause des femmes en poursuivant et en augmentant sa contribution financière aux organisations pour la promotion de la femme francophone, telle que l'Association Internationale des Femmes Francophones. Une telle solution qui aurait des incidences économiques, contribuerait aussi par voie de conséquence à une politique de développement et de reconnaissance égalitaire de la femme africaine. Tracy Russell démontre par la-même ainsi qu'une analyse post-coloniale se doit d'inclure la socio-sexuation si on veut cerner la complexité des problèmes et donc assurer l'efficacité des solutions.

Bodia Macharia constate le double handicap des femmes intellectuelles en Afrique qui vivent dans une économie encore écrasée par le poids de la néo-colonisation désormais globalisée, et aussi par une socio-sexuation contraignante. Cette socio-sexuation limite leurs possibilités et rogne leurs ailes dans le domaine de l'éducation et dans celui de la publication, vu que le peu de maisons d'éditions qui existent sont aussi gérées selon une structure organisationnelle patriarcale. Certaines intellectuelles perçoivent l'émigration comme une planche de salut, une possibilité d'épanouissement personnel, mais l'émigration devient souvent un exil lorsque ces mêmes femmes doivent faire face à des pratiques discriminatoires ou racistes dans le pays d'accueil. Néanmoins, Bodia Macharia arrive à brosser un tableau de « rescapées » de ces situations systémiques qui ont pu percer dans le monde littéraire. Parmi celles qui restent au pays, peu ont la chance de faire connaître leurs œuvres, certaines créent une littérature « de tiroir », prennent des risques, et vivent d'espoir.

Olivia Kabongo et Vincent Simédoh sont particulièrement sensibles à la quête identitaire des personnages littéraires, envisagée comme emblématique d'une quête identitaire plus vaste, celle de la femme africaine ou de l'Afrique elle-même. Olivia Kabongo examine la nouvelle d'Emmanuel Dongala, *Une journée dans la vie d'Augustine Amaya*, tirée du recueil *Jazz et vin de palme* au regard de la situation des femmes africaines. A travers une analyse textuelle, elle met en évidence l'oppression des femmes africaines dans un système patriarcal qui les commodifie, comme le souligne aussi Alice Walker dans *In Search of our Mother's Gardens*. Mais selon l'auteure, Emmanuel Dongala ne manque pas de valoriser la femme africaine, de la célébrer, surtout en tant que mère, et comme allégorie d'une Afrique opprimée et courbée à terre, mais qui se relève et se met en marche « vers des lendemains qui chantent ». Cette valorisation allégorique de la femme-

mère est différente de celle qu'opère Maryse Condé qui elle, célèbre le corps et la sexualité de la femme africaine dans *Moi Tituba Sorcière*. En incluant des auteurs de différents pays dans son article, Olivia Kabongo pose implicitement la question de l'universalité du patriarcat et des représentations de la femme en dépit de la différence des contextes et des temporalités.

Vincent Simédoh explore la quête identitaire des personnages d'Henri Lopes, écrivain métis qui a navigué des rives de la Seine à celles du fleuve Congo, et se perçoit comme un « croisement entre le colonisateur et le colonisé », un produit d'une Afrique multiple. Selon V. Simedoh, Lopes décrit la quête identitaire d'André, personnage principal de *Chercheur d'Afriques*, comme étant emblématique d'une quête plus vaste, celle de l'Afrique contemporaine. Ce parcours identitaire d'André/de l'Afrique, passe par la recherche du père, mais les pistes se multiplient, le père ayant plusieurs noms possibles. Une crise s'installe, et le protagoniste finit par embrasser une identité plurielle, comme l'indique le titre. Ici, Vincent Simedoh démontre que le personnage du métis ne traduit pas le manque ou l'instabilité identitaires, mais au contraire représente une « dynamique relationnelle en devenir et un nouvel ordre social... Les catégories n'existent plus, tout est en mouvement, tout est en perpétuelle construction ». Oser la fiction, c'est parfois ouvrir de nouvelles voies à la réalité.

C'est également grâce au filtre de l'écriture romanesque que les deux articles qui portent sur la littérature issue du Maghreb, ceux de Sytius Guei et de Rachel Van Deventer, interrogent la notion d'autorité. Ce n'est certainement pas l'effet du hasard si, s'intéressant tous deux à des auteurs féminins, ils traitent de polyphonie discursive. À partir de l'oeuvre de Malika Mokeddem, *Les Hommes*, Sytius Guei analyse la façon dont l'auteure a pu travailler la langue française héritée du difficile passé colonial pour véhiculer le patrimoine linguistique et culturel algérien et le rendre accessible à un large public non arabophone. Il met en évidence les procédés d'hétérolinguisme qui permettent d'inscrire les langues ataviques dans la langue d'écriture, mais il observe aussi comment ces procédés ouvrent les langues autochtones à l'intégration des réalités occidentales. L'ouverture aux discours de l'Autre permet à Malika Mokeddem de construire sa propre autorité discursive en subvertissant ceux de traditions oppressantes autant pour les hommes que pour les femmes aussi bien que ceux qui portent les normes occidentales. Quant à Rachel van Deventer, son analyse de *Loin de Médine* montre comment Aïssa Djebbar prête voix aux femmes réelles ou fictives qui ont gravité autour du prophète Mohamed après l'exil de Médine et ont transmis son héritage. Il ressort de leur dialogue avec le prophète une affirmation de la puissance de la parole féminine dans sa diversité, face à des discours qui s'appuient sur la lettre de la révélation pour asseoir leur autorité. L'éloignement spatial évoqué par le titre devient alors métaphore de la façon dont l'Islam a pu s'éloigner de sa source en oubliant le rôle que les femmes ont pu avoir dans sa transmission. En leur redonnant voix, Aïssa Djebbar propose aux femmes d'aujourd'hui des modèles dont elles peuvent s'inspirer pour sortir de l'assujettissement.

3-La Francophonie canadienne et québécoise: vers une redéfinition

La situation des Francophones hors Québec a toujours été liée à l'évolution du Québec et aux enjeux qui s'y tenaient, plutôt qu'à celle de la France, ce qui constitue en soi un exemple de décentrement de la Francophonie par rapport à l'Hexagone. Depuis la Révolution Tranquille, les habitants du Québec se sont de plus en plus perçus comme Québécois plutôt que comme Canadiens

français. Les partisans d'un Québec fédératif désiraient la consolidation d'une Francophonie pan-canadienne, tandis que les indépendantistes décrivaient comme un échec les efforts des Canadiens français vivant hors du Québec pour conserver leur langue et leur culture. C'était pour eux une preuve de l'incapacité du fédéralisme à protéger les minorités. Les Francophones hors Québec ont dû lutter pour le maintien de leurs droits linguistiques et culturels, et se sont sentis abandonnés et négligés par les Québécois qui se sont souvent considérés comme seuls détenteurs de légitimité en matière de langue et de culture au Canada. Cependant, vu l'apport migratoire provenant de pays francophones de cultures différentes durant ces vingt dernières années, le Québec a été amené à repenser sa notion de citoyenneté et à la redéfinir à partir d'une perspective territoriale et non plus temporelle. Est Québécois celui qui vit au Québec et non plus le Québécois « pure laine » qui descend de plusieurs générations installées au pays. Ceci oblige le Québec à reconnaître l'existence des Francophones hors Québec, eux aussi de provenances et d'héritages culturels de plus en plus hétérogènes. Ainsi, Le Conseil de la langue française a publié un rapport qui insiste sur l'attention commune qu'accordent les Francophones du Québec et hors Québec à une vision et à une langue commune partout au Canada. En 1990 a été créé le Regroupement des universités de la Francophonie hors Québec (RUFHQ). La création de tels organismes et les initiatives de recherche et de publications qui se multiplient (ex : les publications de la maison d'édition *Prise de Parole* à Sudbury) dénotent à la fois une vitalité et une anxiété, une réalité et une virtualité. À ce propos, la mise en garde de François Paré n'est pas sans fondement : « À coups de subventions et d'organigrammes, la politique fédérale a fait croire, pour un temps, à la diffusion réelle des œuvres et à la création à travers elles d'un public de consommateurs de la culture ». Cependant, une mise en garde ne constitue pas une contradiction.

Les articles de cette section reflètent ces transformations et préoccupations. Hélène Caron et Julie Gigliotti, toutes deux Québécoises d'origine, dépassent les frontières d'un Québec perçu comme narcissique et insulaire, et explorent le territoire littéraire et éducatif de la francophonie ontarienne. Dans son analyse du recueil de nouvelles « *Debout sur la tête d'un chat* », de Daniel Vallée (illustré par Virgini Bédard), et dans la foulée d'une critique franco-ontarienne qui s'affirme, Hélène Caron tente de déceler des marqueurs de l'identité franco-ontarienne, tant au niveau structural et iconique (diffraction, hétérogénéité, hybridité) qu'au niveau des indices thématiques (ex : lutte pour la survie). Son étude s'insère dans le contexte de la diversité démographique et culturelle de la Francophonie ontarienne.

Julie Gigliotti possède une vaste expérience du système éducatif franco-ontarien en tant qu'enseignante et chercheure, en tant que militante pour les droits des Ontariens français à l'éducation en français. Elle nous invite à suivre le cheminement difficile d'une communauté franco-ontarienne lancée dans la défense du Collège Boréal menacé d'une fermeture jugée injuste et aux conséquences néfastes pour la survie linguistique, culturelle et sociale de L'Ontario francophone. Ce combat n'est qu'une étape dans une lutte historique continue depuis le règlement 17. L'auteure souligne l'importance vitale du système éducatif et des regroupements communautaires dans la préservation de l'identité franco-ontarienne constamment marginalisée et menacée d'extinction.

Quant à Benjamin Lefebvre, lui aussi Québécois et étudiant en doctorat, il analyse L'abandon de la mésange (2003), le dernier roman de la trilogie d'Arlette Cousture, *Les filles de Caleb*. Il souligne combien les normes identitaires des personnages y sont contestées et dépassées, ouvrant l'espace

de la différence. Des Québécois d'origine belge et haïtienne y font une apparition valorisée, parfois maladroite lorsque le narrateur s'attarde un peu trop sur les dents blanches et l'odeur musquée du Haïtien Wilson Philippe. Les personnages féminins déconstruisent l'image monolithique de la femme-Vierge québécoise traditionnelle, et leurs choix professionnels et orientations personnelles divers constituent un accueil de la différence (accueil tardif certes, mais est-ce le fait des romans populaires ?) surtout au regard de la maternité, longtemps demeurée sacro-sainte au Québec. Le grand récit historique québécois y est battu en brèche, et comme une eau rafraîchissante, la présence de la diversité et du multiple s'est infiltrée et a craquelé les parois de béton de la pensée unique pour y laisser pousser des fleurs nouvelles.

L'article d'Amy Sabodach sur *Le Premier Jardin* d'Anne Hébert, nous montre comment l'auteure s'écarte d'une voie féministe qui avait fini par devenir norme en « ramatriant » le corps de la femme pour en faire un nouveau mythe maternel, et prend ainsi la voie d'un anti-essentialisme à la Françoise Collin. Le personnage de Flora Fontanges, actrice de théâtre ayant choisi de vivre en France, et épisodiquement mère de Maud restée au Québec, se débarrasse de tous les corps constitués (église, famille, etc.). Mais c'est surtout son propre corps-caméléon qui s'efface, réduit à la fonction de médium pour les rôles de femmes oubliées de la Nouvelle France ou de la littérature universelle qu'elle « incarne » au théâtre. Son corps devient alors l'hôte d'un corpus, qui lui, débarrassé de la chair, ne deviendra pas poussière, mais engendrera une mémoire culturelle au féminin.

4-Défier la doxa : la confrontation ne date pas d'hier....

Il revient aux deux articles conclusifs de nous transporter dans le passé pour voir comment pouvait s'y poser la question de l'Autre. L'interrogation sur la nature du monstrueux proposée par Chrystel Morgan à partir de l'œuvre de Diderot est particulièrement pertinente puisqu'elle est saisie dans la période des Lumières, c'est-à-dire au moment où la réflexion scientifique et philosophique se fonde sur un rationalisme dégagé des principes de la foi religieuse. En toute logique, Diderot transforme le concept de monstruosité métaphysique en idée rationnelle. Toutefois, alors que le monstre physique est un phénomène naturel, le monstre moral n'existe pas comme tel. Il n'est défini qu'en fonction de l'idée qu'une société se fait de la norme. Concernant les normes sociales, celles qui régissent la différence sexuelle semblent être si profondément établies, surtout dans les périodes d'Ancien Régime que l'on perçoit comme régies par des hiérarchies immuables, qu'on n'imagine pas qu'elles puissent être remises en question. Pourtant l'article de Gabriela Tanase montre que la littérature, notamment au Moyen Âge, a précisément pour objet de subvertir les fondements de la doxa sociale et d'inscrire l'ambiguïté au cœur même des discours. Le *Roman de Silence* d'Heldris de Cornouaille qui installe le doute, au XIII^e siècle, sur les catégories du masculin et du féminin, en est une parfaite illustration.

Remerciements:

Toute notre reconnaissance va au professeur Alexandre Amprimoz pour sa présence attentive à la conférence, et pour son soutien dans la publication de ce volume. Nous remercions également le professeur Jean B. Ntakirutimana, co-éditeur de *Voix plurielles* pour son aide et sa

compréhension.

Pour leur appui moral et financier, nous remercions le département de français et son directeur Michael Kliffer, ainsi que les associations étudiantes de l'Université McMaster : McMaster Students Union (MSU) et McMaster Graduate Students Association (GSA).

Nous adressons toute notre gratitude au professeur Suzanne Crosta, vice-doyenne de la faculté des Humanités, qui a énergiquement soutenu nos initiatives et enrichi ce volume d'une savante post-face.

Et surtout, nos remerciements sincères vont aux auteurs des articles de ce volume, qui ont donné la preuve de leur talent, de leur créativité, et de leur humanité. Nous sommes (r)assurés que la relève sera d'un excellent cru, et leur souhaitons bon vent.